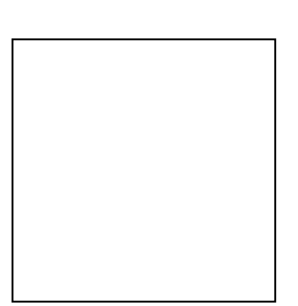
FERNAND DELIGNY

Acheminement vers l'image



Au détour de ses trajets, le preneur d'images passe par ici.

Il a les bras un peu ballants ; il a laissé son attirail d'instruments dans son atelier.

Ces retrouvailles ont lieu une ou deux fois par semaine ; septembre commence.

Nombreux et divers sont les trajets du preneur d'images. Ce matin, je m'aperçois qu'une araignée a tendu un fil du manche au bord du cendrier de bois. J'ignorerai toujours pourquoi celui qui a façonné ce cendrier a fait un manche qui rend insolite cette coque de bois dont j'ignore le nom.

Ce fil, tendu sans doute pendant la nuit, me surprend et je le retrouve dans cet antan inépuisable de ce qu'il m'est arrivé de voir. Pour dater, il faut que je réfléchisse, que je retrouve l'histoire. C'était septembre 1939. Je n'étais pas encore accoutumé à mon uniforme de guerre. J'avais été chargé d'aller récupérer, dans la banlieue, la moto réquisitionnée sur laquelle je partirais à la guerre déclarée. Je connais bien la lumière du ciel, en septembre, dans le Nord où je suis né, la lumière et les brumes qui réapparaissent. C'est la rentrée prochaine, à chaque octobre, aussi régulière que la chute des marrons d'Inde, l'école, le lycée, logés à la même enseigne que les rythmes de la nature. J'arrivais à distinguer les premières

feuilles cuivrées dans les feuillages. Plusieurs indices valent mieux qu'un. S'établissait la certitude de l'inéluctable. J'allais à nouveau passer des mois dans ce compartiment où nous étions une trentaine ; nous n'allions nulle part. Nous entrions là pour nous asseoir à notre place et, quand nous sortions, c'était dans l'endroit même que nous avions quitté, une heure avant. Cette immobilité dans le temps qui pourtant passait avait un relent d'éternité, et maintenant que la guerre était déclarée, je me retrouvais dans l'herbe qui bordait une route bossue, faite de pavés sur lesquels j'aurais dû rouler mais l'engin réquisitionné était hors d'usage depuis plusieurs années ; une vieille femme l'avait sorti d'une baraque en planches au bout d'une allée de scories dans un jardin ; ses pneus avaient l'aspect de pantoufles avachies par moments sur la droite, le passage d'un côté à l'autre se faisant sur un hoquet dont vibrait toute la ferraille. Le réservoir d'essence n'avait plus de bouchon et c'est par le travers du trou noir que j'ai vu le fil d'araignée qui est venu ricocher jusqu'à ce cendrier de bois.

Ce pourquoi j'ai dit au preneur d'images qui venait de s'asseoir :
— C'est la guerre…
Il a haussé les épaules, non pas pour se moquer, mais plutôt comme pour esquisser un envol qui franchirait cet abîme d'absurdité. Il est facile d'imaginer qu'à des milliards d'êtres humains ce même haussement d'épaules a poussé, tout à fait le même, ce que ceux qui vivent proches des oies sauvages, entre autres espèces d'oiseaux dont les ailes sont puissantes, appellent mouvement d'intention, ce qui, disent-ils, persiste d'un envol qui n'a pas lieu. Et ce petit trognon d'envol, articule, entre les oies sauvages, ce qui va leur permettre de ne faire qu'une, de faire un corps commun, quand, par coïncidence, des indices fort disparates décident que le moment est opportun ; alors, et comme à l'improviste, c'est l'envol.

Alors, parler d'intention quand le mouvement des ailes de l'envol en est réduit à une parodie à peine esquissée rend évidente la pauvreté, la misère, l'incongruité de ce parler qui nous incombe.

Certes, il y a quelque similitude entre les deux mouvements, mais que ne ferait-on pas dire à une similitude ? Dès qu'il y a du semblable, nous nous y retrouvons, et nous nous y retrouvons comme si nous y étions. Et nous y sommes, ou quasiment, ce mouvement d'ailes, assez semblable à notre haussement d'épaules, nous permet de penser et oie nous y voilà, sans vergogne, occupant de plein droit.

Je revois le preneur d'images. J'ai dit : — C'est la guerre… Il a haussé les épaules.

Intention : — le fait de se proposer un certain but.

Voyez-vous ça ? Les oies se proposent de s'envoler. *Se* : — pronom personnel réfléchi… Tout y est ; le nom ou son substitut, personnel évidemment, et réfléchi.

Où se voit à quel point les oies sauvages nous sont semblables.
C'est ce que je dis au preneur d'images :
— Si jamais il vous arrive d'avoir des oies sauvages à portée de caméra, vous avez une intention. Et ce qui va se voir sur l'écran, c'est votre intention et non les oies sauvages qui ne sont que prétexte à faire part de vos intentions. Alors que nous étions quelques-uns, autour d'une caméra, à filmer comme on dit et peu importe quoi, nous faisions très attention à ce que notre ombre ne se voit pas sur l'aire de tournage. C'est là un avatar facile à éviter.

Reste l'insolite qui, de même, se projette, aussi insolite que l'ombre dénonçant, sur l'écran, que nous y sommes, à pied d'œuvre Or, si ceux qui regardent l'écran supportent mal cette inadvertance qui nous dénonce, nous étant ceux qui sont là – et tout un chacun s'en doute et en est même tout à fait certain, qu'un certain nous y trouve –, l'intention déterminante – alors que l'ombre ne l'est pas, elle n'est que superflue – va pour ainsi dire de soi, est une convention admise, si elle ne se voit pas du tout, elle manque, et ce que ça veut dire, ca étant le film projeté, ne veut rien dire, et tout un chacun affligé de cette débandade, de cette débauche d'images aberrantes qui

défilent et semblent avoir été prises pour narguer, ce qui peut irriter mais, au moins, intention il y a, et c'est bien l'essentiel.

Même à propos des oies, si celui qui en parle se veut scientifique, il vous parlera d'intention à propos du hochement d'ailes, ce qui ne veut rien dire mais nous livre au moins les intentions de l'observateur, ce qui est fort réconfortant pour le tout un chacun. Il vous dira peut-être qu'intention n'est pas tout à fait le mot qu'il faudrait mais parler n'est que de parler et même si l'observateur est resté accroupi ou couché à la limite de l'aire d'existence des oies, se rendant invisible ou quasiment à force de patience et d'immobilité, quand il va nous en parler, c'est de parler qu'il parlera, et non des oies, le moindre mot étant saugrenu, abusif, incongru, incorrect, approximatif et tout ce qu'on voudra qui évoque son incapacité.

Or, et c'est ce que je dis au preneur d'images, je ne vois aucune différence entre les oies et les images. S'agit-il de les prendre ? Une oie prise n'est plus une oie ; c'est un volatile éventuellement comestible et domesticable à souhait, quitte à en perdre son aspect et sa vigueur. Il est fort courant qu'on les engraisse, quitte à entonner la nourriture de force. L'homme que nous sommes a une habitude fort ancienne de cette pratique qui est torture. Il n'y a aucune raison de penser que les images soient quittes de cette pratique qui affuble l'espèce domestiquée des caractéristiques que nous connaissons bien à voir les animaux familiers. Pour les oies, il s'agit de les entonner et cet infinitif est le même quand il s'agit de commencer un chant. Ceci dit, il est vrai que les images sont chargées d'être significatives, chargées c'est peu dire, surchargées, gavées de signification et alors elles se traînent, lourdes de sens, grasses de symboles, saturées des intentions grossièrement allusives qui passent, comme on dit, sur l'écran. Elles en sont malades, ce dont tout un chacun se réjouit d'avance. Que passe dans le ciel un vol d'oies sauvages et les oies qui se traînent battent des ailes et tendent le cou, désespérément, hantées par une frénésie fugace.

2. Le preneur d'images pense cinéma depuis dix ou quinze ans.

Penser cinéma ? Ça se dit que le cinéma est un langage. Ça peut se dire et d’ailleurs tout se dit et peu importe ce que ça veut dire, le tout un chacun prenant de ce qui se dit la part qui lui revient sans trop savoir d’où vient ce dont il nourrit sa pensée. Or c’est là ce qui me tracasse, non pas ce qui se dit, mais d’où ça peut venir.

Du vent ; s’il en vient de l’Est, je pense à l’Oural ; d’Ouest ? C’est d’Atlantique qu’il vient et d’Amérique ; du Nord ? C’est la banquise ; du Sud ? La Méditerranée et par-delà, le désert et tout ce qu’on voudra du par-delà ; ce qui serait quelque peu vrai si le vent ne soufflait qu’à ras de terre.

Quelquefois, ce que j’ai dit me revient. Ces oies me reviennent.

Pourquoi dit-on des oies sauvages ? Il y a des oies dont bon nombre sont domestiques. Toutes les oies sont domestiques – ou quasiment –, ce qui peut faire penser que peu importe celles qui ne le sont pas, quantité négligeable sinon infime.

Or, quelle que soit l’importance du lot désigné par quasiment, c’est, en réalité, une mine inépuisable, mine d’ailleurs scellée, obturée et comme anéantie. Il se trouve que cette mine du quasiment est éliminée. Ce qui peut s’y déceler relève d’un antérieur révolu.

Les oies sont dorénavant domestiques, et celles qui ne le sont pas sont sauvages et voilà tout. Pourquoi sauvages ? Ces oies-là sont des oies tout court et celles qui sont domestiques auraient dû se voir attribuer un autre nom.

Il en est de même pour les images.
Triste sort que celui du mot de sauvage : – qui est à l’état de nature et n’a pas été modifié par l’action de l’homme… pour en arriver à, et comme en fin de sens : – qui a quelque chose d’inhumain, marque un retour aux instincts primitifs…
Ainsi donc, ce qui relève de l’action de l’homme serait, de par ce fait même, humain, et ce qui échappe ou a échappé à cette action, sauvage et inhumain. À ce compte-là, les oies

domestiques pourraient se dire oies tout court et voilà tout, et il faudrait trouver un autre mot pour appeler les individus d'une espèce palmipède et ansériforme relevant d'un quasiment en voie de disparition ; d'ailleurs, et, assez fréquemment, le quasiment est en voie de disparition ; bien souvent, il disparaît et, quelquefois, c'est chiendent.

Le preneur d'images est fort patient ; il m'écoute parler des oies comme il m'a écouté parler des araignées et comme il m'écoute parler de ces enfants logés à l'enseigne du quasiment ; l'humain parlant est ; d'aucuns disent qu'humain il est de par le fait qu'il parle. Et alors, l'être qui n'a pas pris, pas appris, l'usage du langage ? C'est un malappris comme on dit du sourd qu'il est malentendant car il est entendu que ce qui échappe à l'entendement risque fort d'être présumé mal. Rien de plus simple qu'un mot, surtout quand il est simple ; mal, c'est ce qui fait douleur, qui est nocif, et c'est ce qui manque.

3. L'oie n'est pas, à vrai dire, une espèce en voie de disparition.

De même pour l'image ; c'est là un mot dont l'usage est fort répandu.
Reste à savoir si l'usage surabondant d'une appellation correspond à l'existence de ce que cette appellation soi-disant évoque. (Il peut arriver que la surabondance du vocable dénote la disparition de ce qu'il est supposé évoquer ;) le vocable alors devenant ersatz, quitte à ce que l'habitude prise du succédané élimine la nécessité du produit d'origine devenu quasiment ainsi que sucré était le café du temps de guerre, sucré ou quasiment, l'occupant ayant raflé le sucre.

Or, image est un mot fort important. Il se pourrait – et c'est ce que je dis au preneur d'images – que l'être humain soit logé à deux enseignes d'égale importance et qui, tout autant l'une que l'autre, lui donnent ses caractéristiques fort singulières d'être parlant, et, ceci dit, le philosophe qui va cheminant à travers la culture en quête de la source vivace de la parole, se trouve aux prises avec un « mouvement » dont la nature échappe.

À ce philosophe (Heidegger), manque l'expérience d'un détour en tant que présence proche de quelqu'enfant privé, depuis toujours, de l'usage du langage.

Vivant proche, et comme en symbiose, apparaît l'évidence d'un « mouvement » dont « l'aboutissement » n'est pas la parole qui, d'après le philosophe, intervient chaque fois et toujours.

Ce qui intervient est mouvement d'agir, ce mouvement ricochant d'un mouvement provoqué, à coup sûr, par l'image qui a surgi spontanément, comme par réflexe, le comme alors étant superflu ou quasiment. Où se voit ce que je veux dire si on admet les deux enseignes : que le même « mouvement » – même à l'origine – peut s'acheminer vers la parole si parole il y a, ou *vers l'agir* (qu'il ne faut pas confondre avec faire quoi que ce soit).

Deux chemins donc, et fort distincts. Et on voit bien que l'oie, engagée depuis belle lurette, dans la voie domestique, bat *encore* des ailes et allonge le cou quand passent les oies véritables, encore et toujours et malgré son sort. Repu, gavé, gorgé et regorgeant de la parole, *l'être humain réagit au passage de l'image,* vainement et cette image est dramatique car ce mouvement qui est sursaut lui échappe au point qu'il se demande d'où ça vient et où ca va. Tout se passe comme si les deux oies voisinaient comme le philosophe le dit de l'être humain et du langage, voisins proches, même s'il nous semble bien que ce voisinage est symbiose.

Il est difficile de penser que l'oie domestique *se* souvienne des ancêtres et alors elle les saluerait au passage d'un mouvement d'intention ritualisé et c'est d'ailleurs ce que l'être humain ne manque pas de faire, non pas à propos des oies mais pour ce qui le concerne.
Lorsqu'il s'agit de l'oie, où loger ce *se* qui garderait mémoire ?

Où il apparaît que la mémoire en *se* n'est pas la seule.

Il y a donc une mémoire domestique et une mémoire autre qui voisinent tout comme l'algue et le champignon dans cet « individu » nommé lichen.

Il a donc fallu – et c'est ce que je dis au preneur d'images – que nous allions passer par les oies pour en venir *aux images*. C'est un long détour mais qui a le mérite d'éclairer une confusion admise de par l'usage d'un mot qui, *surchargé de tout dire*, ne dit rien du tout, tout un chacun l'entendant pour ce qu'il veut dire. Mais voyez où les oies nous mènent ; jusqu'à la liberté. L'oie domestique n'a plus la liberté d'agir selon le « mouvement » qu'elle ressent lors du passage des soi-disant sauvages qui sont oies d'espèce et voilà tout.

Aussi humaines que soient les images dont je parle, c'est d'image qu'il s'agit et de rien d'autre et si je les dis humaines, c'est qu'elles le sont et d'une manière qui ressemble fort à ce qu'il en est des oies qui vivent en troupe et en constellation, ce mot de formation qui convient pour désigner ce qui advient entre elles lorsqu'il s'agit de s'envoler, de répondre à une menace, de préluder à l'accouplement, et tout ce qui concerne la vie de l'espèce.

Nous sommes *hantés* par un peuple d'images, si vous entendez hanter comme quelqu'un d'antan l'aurait entendu, c'est-à-dire *habités tout simplement* et il n'est pas étonnant que ce *mot* nous soit venu de *Scandinavie*, pays des oies par excellence. Il aurait fort bien pu se faire que le tout un chacun de nous soit ce petit bonhomme à califourchon sur leur cou et donc porté et emporté par elles. Le hasard en a décidé autrement, le hasard ou je ne sais quoi. Le petit bonhomme les a domestiquées ; elles le servent, nourrissent sa pensée, leur troupe harmonieuse est devenue troupeau qu'un enfant peut garder, les menant paître.

Il est tout à fait étonnant que le mouton soit devenu ce qu'on en voit dans les églises et fort honoré, alors que l'oie c'est bête qu'elle est. Ce qui montre à quel point l'homme que nous sommes agit sans vergogne, ne connaissant des espèces animales, à part bien sûr leur usage nutritif ou utilitaire, que ce qui

lui suffit pour y fourrer les allusions qui lui conviennent, l'image lui suffit et on voit bien alors ce que l'image est devenue.

Tigres, panthères, pumas, sont en photo dans des albums et c'est de la pub, les animaux sauvages semblent faits pour ca, pour porter de la pub, tout comme un écran de télé ou le plastron d'un coureur et l'enfant, possesseur de l'album où sont collés les animaux sauvages, devenant de plus en plus idiot cependant qu'il devient agrégé ou ingénieur. On lui apprend à discuter, à voter, à prendre la parole, parodies qui le forment, comme on dit, et le cultivent sans qu'on sache trop s'il est le terrain ou le chou-fleur, la terre se cultive et le chou-fleur aussi, et la haute idée qu'on a de soi-même.

Et il ne faut pas croire que ce traitement est réservé au monde animal ou végétal. Il en va de même pour ce qui est humain, tout autant engraissé, asservi et appelé *sauvage* à moins *qu'esclave il ne devienne.*

Par-ci, par-là, quelques individus s'émerveillent de la manière dont les araignées font leur toile ou les castors leur digue et leur hutte ou les termites leurs puits d'aération. Ils restent pantois devant les inextricables articulations de l'instinct propre à chaque espèce, de cette adresse, de cette ingéniosité, de ce génie qui nous échappe alors qu'il nous arrive de reconnaître le nôtre, celui de l'homme que nous sommes. On croit le reconnaître ; il nous échappe tout autant que celui de n'importe quelle espèce, et pour cause ; c'est le même, le même « mouvement » dont le philosophe s'étonne que, par-de par lui comme inéluctable – il reste et demeure mystère.

Il est compréhensible que le philosophe prenne les choses par le mauvais bout. Puisqu'il s'agit de s'acheminer, autant partir de parler – qui n'est jamais que de parler –, mais s'il s'agit d'en partir pour y aboutir, il ne faut pas s'étonner de tourner en rond et à l'écart du « mouvement » dont on se demande d'où il vient, parler ayant – étant – lieu.

Et c'est ce que je dis au preneur d'images. Prendre, attraper une oie – domestique – est à la portée de tout éleveur – et

même de tout passant qui aurait la main preste – ces oies sont comestibles tout comme les images de même « nature » sont compréhensibles, saisissables.

Reste qu'un vol d'oies en formation de migration forme, haut dans le ciel, une constellation immuable, les oies alignées en V, l'oie de pointe relayée par une autre fort opportunément.

Les vraies images, celles qui ne sont pas surchargées de représenter quoi que ce soit, ont, entre elles, des formes qui n'attendent que les circonstances opportunes pour se déployer comme avant, mais avant quoi ?

Cet avant risque fort d'être un leurre, qu'il se dise avant ou ailleurs.

C'est maintenant, là, et dorénavant qu'il s'agit d'image.

4. Que *les images ne s'imaginent* pas, tel est le clou, le coin qu'il va falloir enfoncer et non pas une fois pour toutes mais sans cesse. Il faudra y revenir. Les images imaginées sont domestiques et ne volent pas loin.

Il nous faut partir à contresens de la démarche qui s'achemine vers la parole. A la parole, tous les chemins y mènent pour la bonne raison qu'ils en viennent. Et il ne s'agit pas de saisir la parole au gîte, au nid, à la source. Peu nous importe d'où elle vient et comment l'image – qui est d'espèce – a animé le mouvement qui s'est trouvé aux prises avec parler. Le fait est qu'elle nous comble et qu'il y a le cinéma.
Art ?
Le tour de passe-passe grâce auquel l'oie domestiquée – et alors oie elle n'est plus ou quasiment – devient l'oie et celles qui, domestiquées, ne le sont pas, oies « sauvages », le même tour de passez-muscade intervient lorsqu'il s'agit d'images. Nous ne connaissons que les images imaginées qui sont images porteuses de soi-disant. Ces images-là se voient.

Il faut bien admettre que l'homme que nous sommes a emprunté à l'une ou l'autre des espèces animales le plus clair

de ses pratiques. Inventer le papier ? J'ai entendu raconter l'histoire de l'invention du papier indispensable à l'usage de l'imprimerie. Bien souvent, à propos de ces inventions, les Chinois ont bon dos tant ils sont, et depuis toujours, industrieux. Reste la guêpe et la manière dont, rongeant de ses mandibules le bois des poutres, sa salive servant d'agglutinant, le matériau obtenu est du papier dont elle construit le guêpier.

Point de guêpe dans l'histoire de l'invention du papier. Tout se passe comme si l'homme que nous sommes avait honte de ces emprunts Ou alors, il y va de quelque crainte, tout ce qui est d'origine animale étant tabou, sauf, bien sûr, en cas de domestication. Ou alors cet homme que nous sommes répugne à admettre que, hors de ce qui peut se faire, quoi que ce soit élaboré. Et c'est l'intention que nous retrouvons, impavide, incontournable, plantée à tous les carrefours, signe peut-être d'appartenance à l'être homme dont c'est là justement la marque d'étrangeté et ce par où, de la nature, il se libère.

Et je préviens le preneur d'images :
— Si nous arrivons à élaborer le radeau qui nous permettrait d'esquiver l'arsenal conventionnel, nous emporterons par devers le tout un chacun d'entre nous assez d'intention pour que, les images, domestiquées le soient, et, l'ouvrage alors parodie d'œuvre d'art.
Les images ne s'imaginent pas, pas plus que les oies n'ont été imaginées par l'homme et pas plus que les Chinois n'ont inventé le papier.

C'est qu'il ne s'agit pas d'images libérées d'avoir à être significatives ; elles n'ont cure de cette liberté que nous leur donnerions de noble intention.

Libérez une oie domestique et vous la retrouverez, affolée, à un mètre de votre seuil ou dépecée par le renard ou mijotant dans la marmite de quelque voisin pour lequel la liberté des oies n'est qu'injure au plus élémentaire bon sens.

Les images, comme les oies, ne sont images qu'en troupe et donc en formation, l'une ricochant à l'autre et, d'une autre

encore, ricochée. (Elles ne peuvent exister que d'accord et cet accord est entre elles ; c'est d'entre qu'il provient.)

D'ailleurs, il en est de même pour cet être humain des origines dont il nous semble qu'il nous ressemble.

5. Le preneur d'images, lors de ses trajets, fait de longs détours par la Suisse, Paris ou Marseille.

Et puis, de retour, il fait un détour par ici et nous voilà, à nouveau, dans cette pièce voûtée où la lumière entre à flots par la fenêtre et par la porte qui pourrait être une porte d'écurie complétée par des petits carreaux à travers lesquels je peux voir une fontaine.
Il me raconte un peu ce qu'il a rencontré ; il s'agit bien souvent de cinéastes qui ont à peu près le même âge que lui et ont émergé à la vie politique lors des remue-ménages de 1968.

J'avais dépassé de cinq ans la cinquantaine et, à vrai dire, j'en étais revenu, ayant fait, comme bon nombre, mon temps de service en tant que militant.

Il me semble vrai qu'un individu ne change guère quels que soient les événements qu'il traverse et qui pourtant le pénètrent.

Étudiant en philosophie à la Faculté de Lille, j'esquivais les cours et le tas d'autres plus ou moins attentifs au monologue du professeur que je n'écoutais pas. J'attendais. Ma présence là n'était que respect d'une convention. J'imagine que des myriades d'individus ont vécu les cérémonies rituelles de la même manière, ne discutant ni ne contestant le contenu, convaincus qu'on n'échappe pas à l'obligatoire sans même s'interroger sur le bien ou mal fondé de cette habitude dans laquelle ils se sentaient pris sans en être pour autant prisonniers. Ne pas être à ce cours nécessitait d'aller se faire prendre ailleurs et dans un autre cours qui serait cours d'autre chose. D'ailleurs, je n'étais pas pris ; le temps l'était qui me passait autour sous cette forme, m'entourait et voilà tout et ce temps qui était pris ainsi ou autrement je ne le pensais pas mon

temps ; je ne pensais pas du tout qu’ON me prenait mon temps.

J’avais pourtant, dans un recoin d’escalier, une petite pièce où j’étais rédacteur en chef d’une revue mensuelle. Là, je m’y retrouvais pour de bon. Il fallait veiller à remplir, chaque mois, quelques dizaines de pages d’assez grand format sur papier glacé et j’étais effaré de la quantité de pages manuscrites qui, chez l’imprimeur, étaient engouffrées de par le fait d’être imprimées. Et c’est de là que j’ai ricoché, presque chaque matin, dans des salles de cinéma où avaient lieu des présentations de films. Innombrables sont les films que j’ai dû voir pendant trois ans ou plus dans des grandes salles vides ou quasiment, tout à fait comme un croyant qui va s’asseoir dans une église au moment où il n’y a pas de messe. Nulle rumeur autour de moi. Je devais écrire des petits textes de critique ; les articles qui paraissaient dans la presse locale ou parisienne me suffisaient pour avoir à dire. Je regardais l’écran, aussi libre qu’un homme peut l’être.

Militant, il m’arrivait d’aller coller des affiches et là, un souvenir précis auquel je tiens, un de ces souvenirs qu’on garde comme j’imagine que certains gardent des bijoux de famille. Ils les gardent parce qu’ils les ont et ils les ont parce qu’ils sont là, allez savoir depuis quand ? Si bien que ce souvenir précis comme peut l’être un document, une image d’Épinal ou une lithographie désuète me semble beaucoup plus ancien que moi. Il a toujours été là et c’est par coïncidence que je m’y suis trouvé, apporté par le temps dans le cours du temps où il se trouve que je suis. Nous allions, quelques-uns, chercher le tas d’affiches qui nous attendaient, pliées sur une chaise ou sur le comptoir d’un bistrot désaffecté qui était la permanence du Parti. J’étais communiste et, sans doute, les quelques autres m’étonnaient, non pas qu’ils soient plus étonnants, par eux-mêmes, que n’importe qui, mais qu’est-ce qu’ils foutaient là, eux, je veux dire celui-là et cet autre ? À part le fait qu’ils y étaient ; je ne voyais pas du tout ce que nous pouvions avoir de commun. Je n’étais ni offusqué, ni méfiant. Étonné par le fait qu’ils y étaient ; les affiches aussi, repliées de telle manière qu’elles montraient leur ventre ou

leur dos ou leur envers, ce qui, d'une affiche, collée à sa place, ne æ voit jamais. Dans cette face blafarde, il y avait des bribes de détritus dont certains étaient reconnaissables, brins de paille laminés et incrustés, poils, fils de jute, et il y avait aussi des petits points scintillants dont je me demandais bien d'où ils avaient pu venir se faire prendre là. Il y avait aussi des traces de lettres majuscules qui ne transparaissaient que sous l'aspect d'un trait, tout le reste de la lettre restant du côté qui lui était réservé. Ma lecture commençait là et n'allait pas plus loin. Je n'ai jamais lu le texte d'une de ces affiches et si je limite mon témoignage, qui est de première main, à ces affiches-là, que nous partions coller, c'est par prudence mais je me demande en vain s'il m'est arrivé de lire quoi que ce soit d'affiché. Sans doute pas. Je comptais sur la rumeur pour m'informer, ce qu'elle faisait d'ailleurs sans que je lui demande. Le cours du temps me pénétrait sans que j'aie à têter ni à boire ni à déglutir. Comme tout un chacun sans doute, buvard j'étais et, à travers l'os, jusqu'à la moelle.

Reste l'histoire de la cinémathèque entendue il y a quelques jours à la radio, son inventeur fouillant dans les poubelles pour en extirper des monceaux de pellicule qui s'acheminaient vers leur destin industriel, la pellicule resurgissant sous forme de peignes et autres objets de celluloïd d'usage courant.

Ceci dit pour en revenir aux images dont je disais hier à celui qui les prend que ce mot même est littéralement abusif – comme, d'ailleurs, tous les mots le sont ; voulant tout dire et n'importe quoi *il permet d'autant plus aisément* (l'échange des idées qui se pavanent d'autant plus qu'elles sont riches de quiproquos).

Images donc, dont je disais qu'elles ne s'imaginent pas, bien que les images, imaginées par quelqu'un qui s'est mis à croire que c'est son rôle de le faire s'y trouvant poussé ou appelé par quelque vocation pour ainsi dire prémonitoire pour peu qu'il remonte le cours de sa propre histoire, ces images existent bel et bien.

Pour en revenir aux oies qui s'avèrent, à l'usage, être remarquablement analogiques, il suffit d'imaginer quelque quidam

occupé à gaver de son souffle une oie domestique, ce gavage alors nécessitant une autre ouverture que celle qui est ornée d'un bec. De symbolique qu'elle est, l'image oie devient hyperbolique à la grande joie des spectateurs qui restent là, attendant sans doute l'éclatement final.

Telle est la force du préjugé que tout dépend de l'intention que le preneur d'images, de mon propos, en reste quelque peu pantois, même s'il n'en dit rien.

Alors j'y reviens
— S'agit-il, pour quelque être que ce soit, de s'exister ? Même les tournures du dire les plus courantes esquivent cette manière alors que, d'ordinaire, elles ne manquent pas de culot.

Les images existent et si elles ont besoin de S' pour ce faire, c'est d'un ce qu'il s'agit et non d'un *se* et, plus particulièrement, du *se* que vous êtes. Laissez souffler vos petits camarades dans la baudruche – ils attendent leur tour ; elle se gonflera de leurs intentions outrancières de prétention et il est vrai que, dans le ciel du cinéma, on voit monter, fort paresseusement, d'assez stupéfiantes montgolfières qui ont forme de cornemuses dont le refrain aigrelet joue toujours la même ritournelle, ce qui ne dérange personne, bien au contraire. Quoi de plus réjouissant que de voir des montgolfières qui ont forme de cornemuses dont le refrain aigrelet joue toujours la même ritournelle, ce qui ne dérange personne, bien au contraire. Quoi de plus réjouissant que de voir des montgolfières parées d'oriflammes outrageusement idéologiques pissoter leur rengaine ? Mais il ne faudrait pas s'étonner que le bon peuple qui vient voir y vienne pour la farce, la parodie, le grotesque et l'obscène de l'exhibition réitérée. C'est à la réitération que le bon peuple vient assister, fidèle en cela à son espèce qui a littéralement besoin de réitération, d'où naissent d'ailleurs les images véritables tout comme on appellerait oies véritables celles dont l'existence persistante ne vient pas de quelque intention que ce soit.

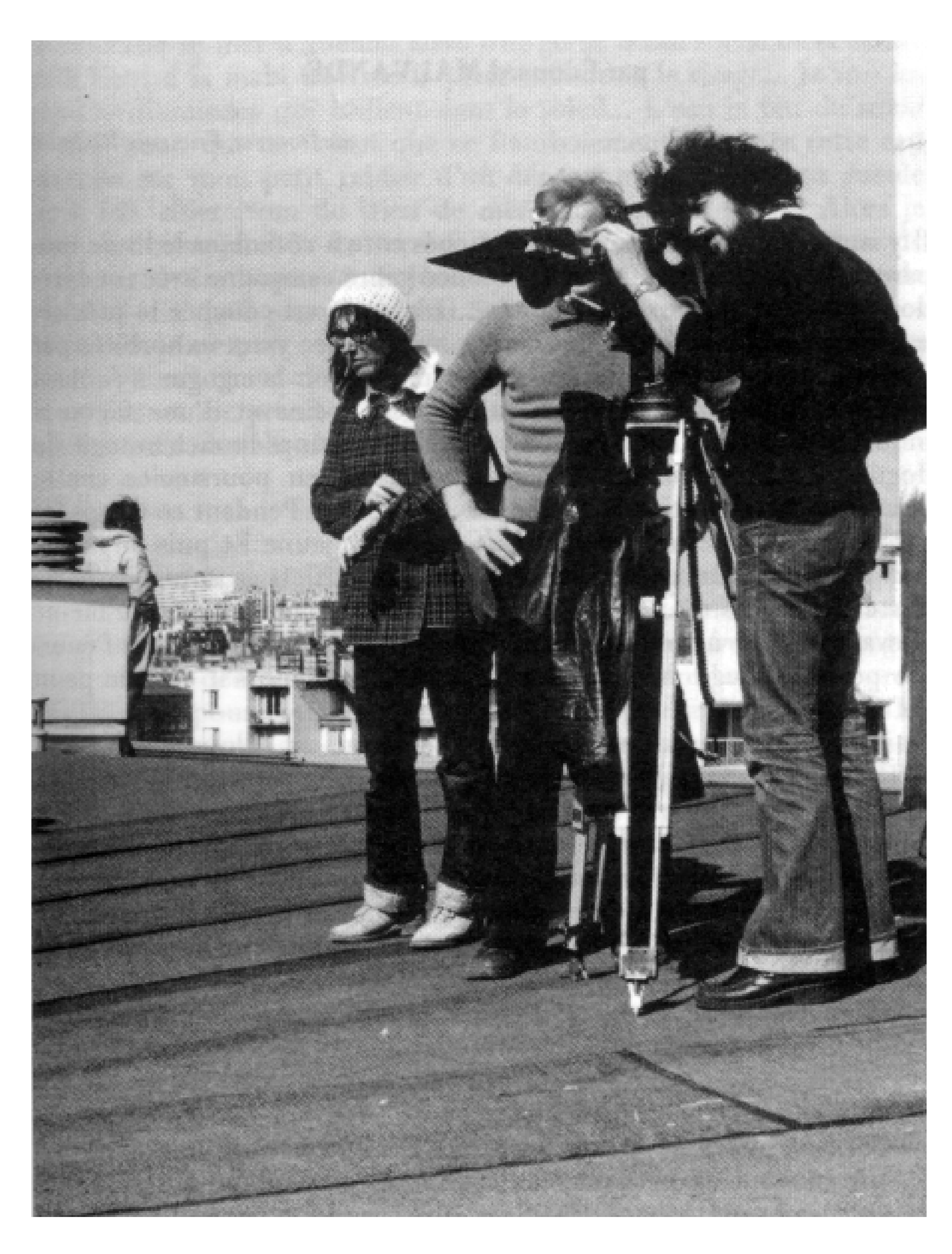
Reste que les images véritables – images tout court – ont besoin pour exister de quelque être d'espèce humaine.

Où se voit la différence entre l'oie et l'image, quelles que soient, entre elles, les analogies qui sont, à proprement parler, affaire de langage.

Images – tout court – donc et la reconnaissance de leur existence n'exclut pas l'existence fort courante de l'image symbolique dont la reconnaissance, semble-t-il, entraîne bien souvent un parti-pris si teigneux qu'il doit être imbibé d'idéologie. Pour les tenants de l'image symbolique – domestiquée – il n'y en as pas d'autre ou alors ça serait image aberrante tout comme est dite sauvage l'oie qui n'est qu'oie et voilà tout.

Que les images n'existent que d'être humain les offre à l'embargo du signe qui est manifestation péremptoire de l'être de langage qui ne peut prétendre à l'appropriation de tout et du reste que si tout ce qui existe est marqué de son signe. Cette propension à l'appropriation qui lui est propre est pour ainsi dire justifiée d'avance puisque le signe projeté se voit.

❏



Tournage du film « Place de la Réunion » (INA), Paris, avril 1976 – ph. Claude Bourquelot